

PRÉSENT ET PASSÉ: LA NOTION DE FRONTIÈRE DANS
UNE LECTURE INTERDISCIPLINAIRE DE L'ESPACE
LINGUISTIQUE

Michel Contini

Université Stendhal, Grenoble

«La difficoltà di tracciare confini linguistici o dialettali,
universalmente accettata, è particolarmente evidente
nell'ambito della 'Romània continua'».
(Pellegrini 1977: 19)

Au cours de ces dernières années, un nombre croissant de rencontres scientifiques consacrées à la géolinguistique, a choisi comme thème central le problème des frontières¹. Comme si, dans le contexte socio-politique actuel, avec une ouverture vers des espaces plus vastes, supranationaux, et la mondialisation en marche, on s'efforçait de rechercher ou de redéfinir, avec une certaine angoisse, l'espace et les limites des nos identités linguistiques et culturelles menacées. Exigence, cette dernière, particulièrement visible lorsqu'il s'agit de délimiter l'espace des langues dites *minoritaires* ou régionales, en faisant appel à des traits retenus comme significatifs permettant de les distinguer des aires linguistiques environnantes.

En tant qu'insulaire, j'ai une image relativement claire de ce qu'on peut appeler une frontière qui, pour moi, se confond avec la mer. Une fois la mer franchie, la nature, avec ses couleurs et ses odeurs, change; changent aussi le paysage humain, les villes et, surtout, les villages et les gens; changent la façon de parler, la gestualité, la langue, le rythme de vie. Je ressens que ne suis plus *chez moi*: j'ai donc conscience d'une mer-

¹ Dans une communication présentée à un Colloque consacré, justement, au problème des frontières dialectales, M. Lőrinczi (2000) rappelle qu'une recherche sur Internet sous des entrées comme *frontière linguistique* ou *isoglosse* est révélatrice d'un large débat sur la question.

frontière délimitant mon espace linguistique et culturel renforcée, sans doute, par l'insularité. Je me suis souvent demandé si une telle conscience était aussi bien établie pour ceux qui habitaient de l'autre côté de la mer, sur le *Continente*; si, par exemple, un Piémontais, percevait une frontière culturelle aussi tranchée entre sa région et les régions limitrophes; si un habitant de la Provence avait conscience des limites de sa région historique ou encore jusqu'où, géographiquement parlant, un Andalou où un Galicien se sentaient dans leur terres respectives.

En parcourant nos pays, tout en sachant que nous franchissons des limites de circonscriptions administratives (provinces, départements ou régions historiques), que nous traversons des aires dialectales diverses, nous observons rarement des changements abrupts. Et même, avec la suppression des contrôles frontaliers, dans notre Europe en formation, qui s'aperçoit vraiment de traverser une frontière entre l'Italie et la France, pour prendre un exemple, mettons entre Chamonix et Courmayeur ou entre Menton et Ventimille? Sans doute, la présence d'une autre langue nationale signale qu'on change de pays, mais une écoute attentive des habitants nous rappelle aussi –ou nous rappelait encore il n'y a pas longtemps– que les dialectes sont les mêmes, ou très proches, des deux côtés de la frontière d'Etat. Il faut dire aussi que, dans de nombreux cas, la définition de cette dernière a été le résultat de conventions liées aux aléas de l'histoire, ne tenant pas toujours compte de facteurs humains et de l'héritage culturel. Il arrive certes que son parcours coïncide avec des frontières naturelles; mais il n'est pas rare qu'il soit tout à fait arbitraire, parfois tracé au cordeau par des instances internationales (que l'on jette un coup d'oeil à une carte de l'Afrique!). On sait par ailleurs qu'il est susceptible de varier dans le temps: l'histoire de l'Italie m'en fournit quelques exemples. Ainsi, il y a 145 ans, la frontière du Royaume de Piémont-Sardaigne, avant qu'il ne devienne le Royaume d'Italie, était à 30 km de Grenoble, à la limite de la Savoie: après le référendum de 1860 marquant l'annexion de cette région par la France, la frontière politique fut repoussée à quelques 120 km plus à l'est, jusqu'au tracé actuel, le francoprovençal continuant à être parlé de part et d'autre de la nouvelle limite. Mais qui s'occupait du francoprovençal dans ce marchandage territorial? Les cartes de l'*AIS* nous fournissent un autre exemple: elles nous montrent la situation linguistique de l'Italie après la première guerre mondiale, sur un territoire qui s'étend, au nord-est, bien au-delà des

frontières actuelles, définies seulement après la deuxième et comprenant, notamment, la presqu'île d'Istrie, aujourd'hui intégrée dans la républiques de Croatie. Quelques années plus tôt, à l'époque où Gilliéron et Edmont enquêtaient pour l'*ALF*, la frontière italienne, dans ce secteur nord-oriental, aurait été beaucoup plus en retrait, de vastes territoire des Vénéties tridentine et julienne (avec des villes comme Trento, Bolzano, Gorizia ou Trieste) faisant encore partie de l'Autriche, germanophone, tout comme la Lombardie et la Vénétie au milieu du siècle précédent. On pourrait faire des remarques semblables, en France, pour des régions comme l'Alsace ou la Lorraine, ou encore, plus loin dans le temps, pour le Roussillon, annexé seulement au XVII^e siècle mais qui demeure jusqu'à nos jours une terre catalane. Tous ces faits, bien connus, montrent en même temps que les frontières administratives ne constituent pas forcément des limites linguistiques: depuis la préhistoire les Alpes connaissent une culture relativement unitaire et des langues communes parlées des deux versants, tout comme les Pyrénées avec, notamment, la continuité transfrontalière des domaines basque et catalan.

Qu'en est-il des frontières dialectales? Traditionnellement elles sont matérialisées par les tracés d'isophones, isolées ou, mieux, en faisceaux aux parcours très rapprochés sinon identiques. On peut cependant se poser la question sur le critère qui détermine le choix des isophones et sur le rôle qu'on leur accorde dans la délimitation d'un espace linguistique autonome. Par ailleurs, l'existence de faisceaux-frontières n'est pas le cas de figure le plus fréquent. A l'intérieur d'un même domaine linguistique –je prends le cas du domaine roman– on observe, rarement des changements brusques sur de faibles distances: je sais cependant que cela peut se produire dans certaines régions, pour des raisons historiques ou pour des contraintes géographiques. Il en est de même pour d'autres traits culturels. Prenons l'aspect du paysage humain. Quand on descend par la vallée du Rhône, à partir de Valence on commence à sentir un air de Provence: ce sont d'abord les maisons, les villages, les abords des routes qui évoquent le Midi; un peu plus au sud, les cultures, celle de la lavande ou de l'olivier. Et pourtant, si on reste sur la rive gauche, on est encore en Dauphiné, dans une région cependant qui n'a rien en commun avec celles de Grenoble ou des plaines du nord-Isère appartenant à cette même entité historique. Ce n'est pas encore la Provence mais cela lui ressemble de plus en plus: la vraie Provence, historique, commence avec

le Vaucluse à quelques 80 km en aval. Ses traits culturels, visibles, apparaissent, ainsi, bien avant et vont en s'intensifiant au fur et à mesure que l'on descend vers le sud. On peut faire le même constat pour d'autres régions: ainsi, l'habitat breton s'annonce déjà bien avant la Bretagne et, au Portugal, les villages blancs aux cheminées moresques se rencontrent déjà dans le sud de l'Alentejo, avant de devenir l'un des traits dominants de l'habitat de l'Algarve. Pas de changements abruptes donc, mais des changements progressifs: les traits culturels ne se laissent pas délimiter, d'une façon stricte, par des frontières aux parcours stables, observables dans le temps présent. On sait par ailleurs que, comme les traits linguistiques, ils sont sujets à des variations au cours du temps: certains peuvent gagner du terrain et d'autres, au contraire, reculer, pour des raisons diverses et, en particulier, pour le plus grand prestige accordé à certains d'entre eux. Malgré tout, même s'il est difficile d'établir de véritables frontières, l'existence d'espaces linguistiques et culturels distincts ne fait pas de doutes.

L'un des problèmes très débattus actuellement et celui de l'origine de ces derniers: se sont-ils formés à des dates relativement récentes ou, au contraire, ont-ils des racines beaucoup plus anciennes? Des approches linguistiques novatrices –je pense en particulier aux approches prenant en compte la motivation dans la création lexicale– semblent indiquer qu'ils recouvrent des territoires déjà établis peut être depuis la préhistoire et que certaines limites dialectales actuelles pourraient bien continuer d'anciennes frontières culturelles et donc linguistiques. Cela ressort aussi des rapprochements avec les recherches de disciplines comme l'ethnologie, l'archéologie ou la génétique: les généticiens, en particulier, ont mis en évidence une corrélation entre les grandes familles linguistiques de la Planète et la distribution géographique des caractères génétiques (Cavalli-Sforza et al. 1988; Piazza et al. 1995) et, pour ce qui nous concerne d'avantage, une certaine correspondance entre les principales aires linguistiques de pays comme la France ou l'Italie et les espaces définissant des populations génétiquement proches (Piazza 1995, Contini et al. 1989).

Dans la suite de mon exposé j'essaierai de montrer l'intérêt d'une collaboration interdisciplinaire pour comparer les espaces et les éventuelles frontières mis en évidence par les approches de chaque discipline. Je prendrai quelques exemples aux trois domaines linguistiques qui me sont le plus familiers: gallo-roman, italo-roman et sarde.

Du premier on connaît bien la tripartition avec les domaines d'oïl, occitan et francoprovençal qui apparaît sur la première carte (traits marqués). Même si cette réalité est admise par tous les romanistes –et j'en fais partie– on peut quand même se demander si de véritables frontières séparent les trois domaines. Un regard aux données phonétiques sur lesquelles reposent prioritairement les divisions dialectales, montre que ces *frontières* sont représentées souvent par un nombre très limité d'isophones délimitant l'extension géographique de traits retenus comme fondamentaux. Ainsi, les deux derniers domaines se différencient du premier, surtout par la conservation de voyelles finales inaccentuées, ce qui rend possible une accentuation paroxytonique, impossible dans les parlers d'oïl où l'oxytonie est de règle (ROTA > [roda, -o/ru] 'roue') ou encore par la conservation de A accentué en syllabe ouverte qui, au nord, se palatalise en -e- (CANTARE > [kan'tar/ʃãte] 'chanter'). Des isophones relatives à d'autres traits considérés également comme caractéristiques de l'occitan, délimitent en fait des aires interne à ce domaine: celle, par exemple, de la non palatalisation de C-/G- devant [a] (CAPRA > [kabra/ʃjabro, ʃsabro] 'chèvre', etc.)², de la conservation de -s final en syllabe interne (CASTANEA, TESTA > [kastano, 'testa/ʃa'tano, tsatano, 'teta] 'châtaigne, tête') ou encore celle du pluriel sigmatique [las 'pulas] 'les poules' (carte 1). On observe que leurs cours suivent des parcours indépendants et qu'elles constituent une transition graduelle vers le domaine septentrional³. D'autres, laissent apparaître une différenciation interne sur l'axe ouest-est. Ainsi, par exemple, les isophones de la laryngalisation F- > h-: femina > [henno] 'femme'; de la chute de -N- intervocalique: FARINA > [ha'ria] 'farine'; du bétacisme: VACCA > [bako] 'vache'; de la conservation de -/ final: CASTELLU > [kastel/ka'teʝ] 'château') ou encore celle du pluriel sigmatique conservé: [las 'pulas > leʝ 'pula] 'les poules', permettant de délimiter des aires gasconnes, languedociennes ou provençales à l'intérieur d'une *occitania continua*. En fait, les limites des trois domaines linguistique demeurent peu tranchées: le choix d'un ou deux traits différenciateurs, aussi importants soient-ils, ne peut pas faire oublier que, des deux côtés de

² Trait que l'on retrouve aussi dans le nord du domaine d'oïl (picard et parlers normands).

³ L'existence d'une aire de transition entre le domaine d'oc et le domaine d'oïl est par ailleurs encore plus évidente dans l'aire appelée *croissant*, située vers le nord-ouest de la *frontière* entre les parlers d'oïl et les parlers occitans.

cette *frontière*, les parlers des régions limitrophes ont en commun tous les autres. Pour cette raison, à la notion de frontière, évoquant l'image d'un tracé bien établi et stable, je préfère celle de gradient, notion développée en particulier par les dialectologues de Toulouse (J. Séguy: 1954-1973 VI), notamment à propos de la définition de l'aire gasconne ('gradient de la gasconité'), sur la base d'une approche dialectométrique.

Quant à la délimitation du francoprovençal, la référence à une frontière apparaît encore plus illusoire si non impossible, comme le soulignait déjà Paul Meyer⁴. Face à l'occitan mais aussi, de l'autre côté des Alpes, aux parlers gallo-italiens (piémontais), l'identité de cette variété romane repose, en fait, sur un trait fondamental, à savoir le double traitement du -A final inaccentué ou du A accentué interne en syllabe ouverte: dans les deux cas la voyelle garde son timbre initial, sauf après une consonne palatale ou résultant d'une ancienne palatalisation, où elle aboutit à -e/-i: on aura donc, LUNA > [lyna] 'lune' mais FILIA > [fi'le, 'fi'li] 'fille'; CANTARE > [tsan'ta] 'chanter' mais SECARE > [se'ji] 'faucher' (Ascoli 1878; Tuailon 1988) (cette limite est matérialisée par l'isophone 2 de la première carte). En réalité, aucune véritable frontière continue, ne sépare les domaines occitan et francoprovençal. La carte 2, extraite d'un ouvrage de J. C. Bouvier (1976) montre en particulier que dans la région rhodanienne (département de la Drôme), la succession de plusieurs dizaines d'isophones laisse apparaître un large gradient variationnel s'étendant sur une centaine de kilomètres où s'opère une transition progressive entre les deux domaines. On remarquera cependant que la plupart des isophones convergent, à l'est, vers une région étroite au sud de l'Isère (elle correspond surtout au cours de la rivière Drac, séparant le plateau Mathéysin du Trièves): ici seulement –et il en est de même dans un autre secteur situé au sud du département de la Loire (Gardette 1939)– en quelques kilomètres, des changements phonétiques nombreux s'opèrent, laissant apparaître véritablement une frontière linguistique.

Si l'on prend comme référence le lexique, on remarque également, et sans doute encore d'avantage, l'impossibilité de définir, avec précision, nos trois domaines: les mots, cela est bien connu, sont plus voyageurs. Certes, on peut dire que des désignations comme *burnat*, *banduga*, *ceba*,

⁴ Pour l'analyse des différentes positions sur le francoprovençal je renvoie à Tuailon (1994).

mostela, *fau* sont occitanes alors que les correspondants *ruche*, *toupie*, *bellette*, *oignon*, *hêtre* ne le sont pas. Mais où s'arrête exactement, l'aire des premières et des secondes? Sans doute pas sur les limites phonétiques dont il a été question. On sait qu'un même mot peut être employé dans une partie seulement d'un domaine ou, à l'inverse, être présent dans des domaines différents. Ainsi en occitan, les noms de la brebis, par exemple, se rattachent aux trois bases OVICULA, FETA et VERVECE, dont les continuateurs débordent largement ses limites: ceux de FETA, par exemple, sont typiques aussi du francoprovençal. De la même façon, des mots caractéristiques de ce dernier domaine, comme *darbon* 'taupe', *larmuse* 'petit lézard gris', *poulaille* 'poule', *vogue* 'fête du village', etc., ont des aires de diffusion qui empiètent dans le domaine provençal alpin, pouvant intéresser une vaste région du sud-est de la France entre les Alpes et le Rhône ou des espaces plus vastes. A ce sujet, Schmitt (1977), après dépouillement du FEW (1922), relevait une plus grande affinité du francoprovençal avec l'occitan (205 étymons communs) qu'entre le francoprovençal et le domaine d'oïl (90 étymons). Il signalait par ailleurs que plus de 80% des mots communs au francoprovençal et à l'occitan appartiennent au fonds ancien de la langue tandis que plus de 70% des mots communs au francoprovençal et aux parlers d'oïl étaient de formation récente (dûs probablement à la diffusion du français): sur la base de ces observations il avançait l'hypothèse d'une romanisation primitive reliant Narbonne à Lyon. Les recherches sur la microtoponymie des Alpes réalisées par Bessat et Germe (2001) montrent aussi d'une part que la *frontière* francoprovençal/occitan ne coïncide pas avec des limites toponymiques et que, d'autre part, l'appartenance d'un toponyme à un seul domaine est aussi exceptionnelle (le cas du francoprovençal *molar* 'talus, côteau, tas de pierre', signalé par Gardette [1950, 1960], ferait partie des exceptions).

La tentation a toujours été grande, chez les dialectologues, de rechercher d'éventuelles correspondances entre frontières linguistiques et frontières culturelles⁵. Ainsi, en France, G. Tuailon (1988) avait signalé que la limite septentrionale de la *gênoise* (rangée simple

⁵ Preuve en est que de nombreux Atlas ont accordé une large place à l'ethnographie, montrant l'intérêt des auteurs non seulement pour le mot en tant que tel, mais aussi pour le référent lui-même, en tant qu'élément d'un univers culturel. Depuis l'*ALS*, c'est l'orientation qu'a été retenue, en particulier, par les Atlas régionaux de la France et de l'Espagne et par l'*Atlas Linguistique Italien*, en cours de publication.

ou multiple de tuiles-canal placées au-dessous d'une avancée du toit de la maison), caractéristique de l'habitat méridional, coïncidait, du moins dans le sud-est, avec la frontière provençal~francoprovençal. Une analyse plus détaillée montre cependant que cette affirmation mériterait d'être plus nuancée. S'il est vrai que le trait architectural en question est caractéristique de l'aire provençale, il est vrai aussi que sa présence ne s'arrête pas d'une façon brutale: son emploi diminue au fur et à mesure que l'on remonte vers le nord et on peut rencontrer encore des *gênoises* dans des régions tout à fait francoprovençales comme le nord de la Drôme. Difficile de savoir en revanche si, dans ces dernières, le trait en question constitue un héritage ancien ou une innovation: l'emploi de la *gênoise*, élément considéré peut être comme plus prestigieux, a pu s'étendre à des dates relativement récentes en dehors de l'aire primitive.

Parallèlement à la bipartition linguistique et toujours dans le domaine de l'architecture, J. R. Pitte (1983), relèvait une opposition nord-sud de la France, dans le choix des matériaux utilisés pour les toitures dans le paysage rural, les toits pointus, de type du nord de l'Europe s'opposant à des toits à faible pente, avec les caractéristiques tuiles rondes. Même si cette limite culturelle ne correspond pas tout à fait à la *frontière* septentrionale de l'occitan⁶ il n'en est pas moins vrai que l'emploi de cette tuile s'étend sur la majeure partie de l'aire occitane, avec des prolongements vers le domaine francoprovençal, à l'est, et l'embouchure de la Loire, au nord-ouest.

Le Bras et Todd (1981) avaient souligné, de leur côté, un autre aspect de la bipartition nord~sud de la France: au nord une structure familiale *monofamiliale*, dans laquelle les jeunes couples ne vivent pas avec les parents; au sud, au contraire, ces derniers ont tendance à vivre en groupes multifamiliaux, parfois sous un même toit, et cela dans toutes les catégories socio-professionnelles (paysans, ouvriers des villes, etc.). Le deuxième cas semble avoir favorisé l'émergence de figures de *leader* et de comportements de coopération étroite, aspect qui ne serait pas sans expliquer la plus grande résistance face à la langue française: plus la communauté familiale est vaste, plus

⁶ On notera par ailleurs que le Massif Central adopte d'autres matériaux et qu'on relève une aire à tuiles rondes dans le nord-est de la France

elle apparaît comme conservatrice de traits culturels et de la langue locale.

Quant au problème de l'origine de cette bipartition fondamentale, la contribution des historiens, des archéologues et des généticiens apparaît incontournable. Si l'on prend l'exemple de l'espace occitan, on s'aperçoit qu'il apparaît déjà culturellement et sans doute linguistiquement différencié, depuis la préhistoire. Dans le processus de la néolithisation de l'Europe envisagé par Renfrew (1990), la *Culture de la céramique cardiale* (VII millénaire), intéresse une large bande côtière du nord de la Méditerranée occidentale (des côtes de l'Adriatique au sud de l'Espagne et jusqu'au Portugal⁷): M. Alinei (1996, 2000), qui définit cette culture comme *italide* ou *ibero-dalmatica*, pense qu'elle pourrait aussi représenter un premier groupe linguistique séparé des autres groupes linguistiques européens. En France, elle intéresse l'espace méridional pour s'étendre ultérieurement vers le nord, comme ce sera le cas, au néolithique moyen, pour la *Culture chasséenne*, développement de la précédente. En époque proto-historique et historique, la même région fait partie d'un vaste territoire s'étendant du nord-ouest de l'Italie aux Pyrénées occupé par les Ligures, dont le souvenir pourrait bien survivre dans les toponymes et les ethniques en *-asc/-osc*, fréquents, en France, entre les Alpes et la vallée du Rhône. Une fois de plus et en l'état actuel des connaissances, les limites de ces anciennes cultures, sont difficiles à établir: il apparaît malgré tout que, depuis la plus haute antiquité, la partie méridionale de la France qui ressent des influences d'origine méditerranéenne, est déjà différenciée du nord du pays où se développent des cultures d'origine septentrionale ou d'Europe centrale. Concernant l'origine de la fragmentation dialectale actuelle, certains linguistes proposent une datation plus *basse* et pensent que certaines limites pourraient correspondre à celles de territoires appartenant à différentes peuplades gauloises. Ainsi Bouvier (1976: 465) voyait dans le faisceau d'isophones les plus septentrionales de son domaine d'enquête (le provençal rhodanien de la Drôme), la persistance de la frontière séparant le territoire des Allobroges, au nord, de celle des Cavares et des Voconces au sud, frontière conservée au Moyen Âge pour délimiter le Diocèse de Vienne de ceux de Valence et de Grenoble.

⁷ Site de Palmela, près de Setubal.

Qu'en est-il du francoprovençal dont on vient de voir le faible nombre de traits permettant de le caractériser? Il est difficile d'établir, avec certitude, l'origine de cette aire linguistique. Face à l'opinion généralement admise d'une origine au haut Moyen Age (Tuailon 1988, 1994), Alinei (2000, 2001) propose une datation nettement plus reculée dans le temps en faisant remonter le francoprovençal à la *Culture de Cortaillod* (IV millénaires: néolithique moyen), du nom de la localité du Canton de Neuchâtel (Suisse) où on a relevé des éléments culturels spécifiques, que l'on retrouve aussi dans des sites de la haute vallée du Rhône (Valais, Suisse) et de la Vallée d'Aoste. L'hypothèse est sans doute séduisante: on doit souligner cependant que la *Culture de Cortaillod*, dérivée aussi, comme la *Culture chasséenne*, de celle de la céramique cardiale, méditerranéenne, n'est attestée que dans quelques sites dans des parties périphériques du domaine francoprovençal actuel et rappeler aussi la difficulté de caractériser ce domaine linguistique. Une autre piste intéressante pourrait être, à mon avis, la comparaison de l'aire francoprovençale avec celle de la culture des Allobroges, peuple gaulois établi entre les Alpes du nord et la vallée du Rhône, ramenant ainsi l'origine de cette variété à une période plus récente: ce qui n'excluerait pas la première hypothèse dans la mesure où des populations d'origine celtique établies dans cette région auraient pu hériter des traits des cultures précédentes ou même assimiler des traits de cultures contemporaines –celle des Ligures en particulier– avec lesquelles elles se trouvaient en contact. Ce que l'on observe en tout cas c'est que l'aire de diffusion de la céramique dite *allobroge* (Dangéreaux 2001, 2004) couvre la majeure partie et, en tout cas, la partie centrale du domaine francoprovençal. Au sud, la céramique voconce (Die) occupe l'espace des Voconces (avec le Trièves) alors que cette dernière est peu attestée dans celui des Allobroges: il se confirme donc que la frontière méridionale de la culture allobroge est représentée par les cours de l'Isère et du Drac, limite qui coïncide, grosso modo, avec celle francoprovençal.

L'approche toponymique peut contribuer à la mise en évidence d'anciennes frontières. Bessat et Germe (2001) rappellent que lorsque plusieurs termes-frontière (*Morge, Randa, Terme, Confin, Vena...*) se rencontrent dans une aire restreinte ou sur un axe déterminé, cette conjonction rend possible l'hypothèse de la présence d'une frontière ancienne, surtout si elle est confirmée par des témoignages historiques ou archéologiques.

Cela se produit plusieurs fois. Aux marges du territoire des Allobroges, en particulier sur leurs confins avec les Nantuates du Valais (*Morge* et *Lindar*); avec les Ceutrons de Tarantaise (*Venaz*, *Randa*, *Terme* et à proximité de bornes frontières romaines et de camps fortifiés de la Haute Vallée de l'Arve ou du val d'Arly), avec les Uceni de l'Oisans (*Morge*, *Avorand*) à l'entrée de l'Oisans aux environs de la station FINES de la voie romaine). Il en est de même des limites de l'ancien diocèse de Grenoble, succédant à la cité du Bas-Empire où l'on relève des toponymes comme *Lindar*, *Margériaz*, *Randa*, *Morge*, *Borne*... Mais les auteurs mettent en garde, à leur tour, sur les toponymes de ce type, isolés, qui peuvent indiquer seulement des limites de divisions locales. En revanche, si on a la chance de tomber sur des continuateurs de termes gaulois comme **equoranda* ou **camaranda* qui étaient des termes-frontière, alors on peut être presque certain que nous sommes en présence d'une frontière ancienne.

Les recherches sur les caractères génétiques des populations françaises, coordonnées par Ohayon et A. Cambon-Thomsen (1986) de l'Université de Toulouse, semblent confirmer l'origine ancienne des principaux espaces linguistiques et culturelles de la France. Les résultats ont été synthétisés sur trois cartes (Piazza 1988)⁸, chacune présentant une géographie génétique différente du pays distincte des deux autres.

D'après Piazza, la carte qui montre la distribution géographique de la première *composante principale* (carte 3), qui contient approximativement 20% de toute l'information de la variabilité génétique observée, traduirait la stratification de mouvements et d'établissements de populations antérieures aux populations actuelles. Elle montre la diffusion de la composante méditerranéenne, avec deux voies de diffusion, l'une ibéro-ligure, du sud-est vers le nord (affinité avec la Corse) et l'autre du sud-ouest vers le nord, à partir d'un espace paleo-basque (Aquitaine). La pénétration méditerranéenne vers le nord aura trouvé un point d'arrêt en rencontrant des populations d'origine centre-européenne.

La carte de la deuxième *composante principale* (carte 4), indépendante de la première, synthétise environ 15% de la variation génétique. On

⁸ Je remercie A.Piazza pour m'avoir fait parvenir les photos en couleur originales des cartes génétiques de la France, de l'Italie publiées dans différentes revues (Piazza 1988, 1995). Pour la Sardaigne, les cartes génétiques ont été réélaborées en blanc et noir, par A. Piazza lui-même, à partir des cartes en couleurs, et publiées dans Contini et al.(1989).

remarque qu'elle est presque le négatif de la précédente et montre clairement un pôle septentrional de diffusion centre-européenne qui porte la mémoire de l'occupation de la France par les Celtes et plus tard par les Francs, au haut Moyen-Âge. Elle met aussi en évidence un espace génétique, nettement différencié, qui couvre, en le dépassant vers le nord, la majeure partie du domaine occitan actuel.

Une fois de plus on notera que les recherches génétiques ne définissent pas de véritables frontières mais des zones de transition, des paliers: elles mettent en évidence en revanche des espaces qui ne sont pas sans rappeler les grandes aires linguistiques actuelles.

Dans les domaines italo-roman et sarde, on rencontre les mêmes difficultés à définir de véritables frontières dialectales, marquant des changements abrupts: l'approche interdisciplinaire semble confirmer, en même temps, l'ancienneté de certaines limites linguistiques et des espaces qu'elles sont censées délimiter. Je prendrai quelques exemples.

Tous les romanistes connaissent la célèbre *ligne* La Spezia-Rimini souvent considérée comme la *frontière* la plus importante de l'espace roman, séparant une Romania occidentale d'une Romania orientale (carte 5). Sur le plan phonétique, elle a été matérialisée par un ensemble d'isophones relatives, entre autres, à la conservation (au sud) des géminées, des occlusives sourdes intervocaliques non géminées, des voyelles inaccentuées finales, etc. En fait, cette image qui ressort surtout des enquêtes de l'*AIS*, au réseau assez lâche, mériterait d'être revue à la lumière d'enquêtes géolinguistiques plus approfondies, avec un réseau plus dense: elle révélerait sans doute, plus qu'une *frontière* tranchée, un changement progressif dans une large zone de transition, en particulier aux deux extrémités, comme le montrent, entre autres, les travaux de Pellegrini (1977), Giannelli (1989) et Carpitelli (1994). Sans compter l'intérêt de vérifier, en même temps, les limites de certains traits morphologiques ou d'éléments lexicaux. Il en est de même pour un deuxième groupe d'isophones, aux parcours plus indépendants que dans le cas précédent, définissant une frontière Rome-Ancone entre une aire médiane et les variétés méridionales.

Des aires linguistiques internes peuvent être identifiées par d'autres traits phonétiques. Ainsi, au nord du pays, celle des variétés gallo-italiennes, par exemple, peut être délimitée par un gradient d'isophones marquant l'extension à l'est, des voyelles antérieures labialisées [y/ø/œ],

de la palatalisation/vocalisation de la vélaire dans le groupement consonantique -CT- (LACTE > lait, lejt), de la non conservation des voyelles finales inaccentuées autres que -a, etc. On peut remarquer que le tracé de plusieurs d'entre elles sont proches du cours de la rivière Panaro, affluent de droite du Pò, qui semble ainsi couper en deux, verticalement, l'espace dialectal émilien en *émilien occidental* (prov. de Parme, Plaisance, Reggio et Modène) et *émilien oriental* (prov. de Bologne et Ferrare). La même observation peut être faite aussi sur le plan lexical: ainsi, pour prendre quelques exemples, approximativement de part et d'autre de cette *frontière* on relève, pour les référents 'berceau, pomme, moulin', les désignations *cuna, pomo, mola* à l'ouest et *cunula, mela/macina* à l'est.

Plus au nord, le cours de l'Adda, affluent de gauche du Pò, sert de référence pour une autre *frontière* linguistique partageant en deux la Lombardie (Pellegrini 1977: 27; Massariello Merzagora 1988: 74): le *lombard oriental* se distingue du *lombard occidental* par plusieurs traits phonétiques, entre autres par la chute de la nasale finale (*pan* > *pa*; *vin* > *vi*; *dent* > *det*) ou par le passage de *s-* à *b-*: *bac* 'sac', *hul* 'soleil', *bera* 'soir' (bergamasque). Dans le lombard occidental on observe par ailleurs le rhotacisme de *-l-* > *-r-*: *ara* 'aile', *para* 'pelle', *gorà* 'voler', etc.: à proximité de cette frontière on relève la limite orientale des toponymes ou des ethniques en *-asc-* (comasco, bergamasco, etc.), attribués traditionnellement au substrat ligure (voir ci-dessus) tout comme le rhotacisme du *-l-*. Même si ces limites géographiques ne montrent pas des changements abrupts – nous noterons que certains traits gallo-italiens, comme la palatalisation de la vélaire dans le groupement consonantique -CT- ou la présence de voyelles antérieures labialisées, sont largement attestés plus à l'est; il est possible qu'elles témoignent d'anciennes frontières coïncidant avec les cours des deux rivières. Pour la première, Devoto et Giacomelli (1972: 57, citant G. Säflung (1939), pensaient déjà qu'elle pouvait être considérée comme une limite préhistorique et signalaient qu'encore à la fin du Moyen Âge elle marquait la frontière occidentale des États du Pape, s'étendant de Rome à Ferrare. Mais c'est surtout Alinei (1996, 2000, 2001) qui a démontré, d'une façon convaincante, l'ancienneté des deux *frontières* qui partagent le nord de l'Italie. Ses recherches sur la motivation ont mis en évidence des désignations différentes d'un même référent, renvoyant à des cultures différentes de populations établies à l'ouest ou à l'est des deux cours d'eau. Celles du 'moyeux', par exemple, continuent CAPUT

ou TESTA, créations plus anciennes, à l'ouest du Panaro, dans l'ancien territoire de la culture des Terremares, et MODIU ou MODIOLU, créations plus récentes, à l'est, dans l'ancien territoire de la culture Villanovienne. Autre exemple: celui des désignations issues de *MATEA ou de VOMER 'soc de la charrue'. La plus ancienne, reductible au néolithique, serait la première: l'aboutissement *mazzza*, au nord-ouest, renvoie à l'araire en bois, encore vivant dans la culture des Terramare; la seconde, que Alinei fait dériver de VOL(U)MEN issu de VOLVO 'je retourne (la terre)' évoque un soc en fer, donc plus récent, d'origine villanovienne.

Quant au cours de l'Adda, toujours Alinei (2001) rappelle qu'au néolithique il séparait la *Culture de Lagozza* (à l'ouest) dérivée de la *Culture cardiale*, méditerranéenne, novatrice, s'étendant de la Provence à cette rivière, de celle des *Vasi a bocca quadrata* (à l'est), plus conservatrice, qui prenait sa source dans l'ex-Jougoslavie. Il affirme aussi que la même frontière était devenue plus importante au calcholitique, au III^e millénaire, avec les débuts de la métallurgie, provenant des Balcons, lorsque les régions situées à l'est de l'Adda deviennent novatrices, avec le développement des sépultures individuelles, indice d'une société élitiste et stratifiée, alors que celles situées à l'ouest, conservent la tradition des sépultures collectives, indices de sociétés égalitaires. Plus tard, au Bronze moyen et récent, puis à l'âge du fer, la rivière continuera à séparer deux espaces culturels. Alinei a démontré, dans ce cas aussi, que l'analyse motivationnelle des désignations de plusieurs référents (entre autres, celles du chaudronnier ambulante, du tablier, du couple parrain/marraine ou encore du menuisier) permet de confirmer l'ancienneté de cette frontière naturelle. L'approche d'Alinei ouvre pour la dialectologie un nouveau champ de recherche, en faisant de cette discipline un terrain privilégié pour une nouvelle linguistique historique car «i dialetti, a differenza delle lingue, sono in primo luogo molto più numerosi, e quindi più adatti a formare sequenze significative per il continuum evolutivo e, in secondo luogo, più strettamente legati al territorio, e quindi più utili per lo studio del continuum areale» (Alinei 1996: 719).

Les cartes génétiques de l'Italie, pas plus que pour la France, ne montrent pas des frontières tranchées mais plutôt des paliers de variabilité progressive entre aires définissables, chacune, par des caractères génétiques homogènes. Ainsi, d'après Piazza, la distribution géographique de la première *composante principale* différencie nettement l'Italie méridionale

anciennement peuplée par les Grecs: on notera que son identité *s'affaiblit* progressivement, en remontant vers l'Italie centrale, approximativement jusqu'à la frontière linguistique Rome-Ancone. On relève également une bipartition de la Sicile (est-ouest) confirmant les résultats des recherches dialectales (carte 6).

Celle de la deuxième *composante principale* révèle l'existence d'une aire centrale de la Péninsule, plus particulièrement marquée en Toscane et en Ombrie, correspondant au domaine où apparaît une influence étrusque prépondérante, aire qui s'estompe graduellement, notamment en remontant vers la plaine du Pó, sans que l'on retrouve tout à fait la limite dialectale La Spezia-Rimini, dont il a été question. On remarque aussi une aire nord-occidentale correspondant aux régions francoprovençales et occitanes (en partie) de la Vallée d'Aoste et du Piémont (carte 7). Enfin, la carte de la troisième *composante principale* met en évidence surtout une aire ligure. Cette dernière se situe à l'intérieur d'un espace plus vaste, nord-occidental, qui pourrait témoigner de la rencontre, et donc de mélanges des gènes des populations ligures avec ceux de nouveaux arrivants (celtes?), espace correspondant, approximativement, à l'extension actuelle des parlers gallo-italiens (carte 8). Les données de la génétique semblent ainsi confirmer, dans les grandes lignes, l'ancienneté de quelques uns des principaux espaces linguistique actuels du domaine italo-roman.

Je terminerai par un domaine qui m'est particulièrement cher: le domaine sarde. Ceux qui connaissent mon île natale ont été sans doute surpris par l'image de la campagne sarde morcelée en une miriade de terrains clos par des murettes en pierres sèches, des figuiers de Barbarie ou des massifs de roseaux, selon les régions. Une telle image évoque le paysage linguistique de l'île, mosaïque de parlers plus ou moins différenciés, sur le plan phonétique, comme le montre la carte de synthèse (carte 9) avec les tracés de quelques 65 isophones (Contini 1987: II) relatives aux aboutissements du consonantisme latin. Malgré la première impression il est difficile cependant de dégager de véritables frontières dans ce maillage serré qui ne doit pas cacher la réalité fondamentale, à savoir que l'ensemble des parlers appartiennent au même domaine linguistique et constituent un *sarde continu* aux nombreuses caractéristiques communes. Il faut dire par ailleurs que ces isophones traduisent des variations qui n'ont pas toujours le même *poids* pour la caractérisation des aires dialectales qu'elles sont censées délimiter et que, dans la pers-

pective d'une analyse quantitative de la variabilité, dans le cadre d'une étude dialectométrique en particulier, elles devraient faire l'objet d'une pondération *qualitative* préalable. Ainsi, dans une vision purement synchronique, les aboutissements phonétiques entraînant une modification des systèmes phonologiques devraient être considérés comme des traits linguistiquement majeurs. Une analyse géophonologique offre déjà une vision simplifiée de la fragmentation dialectale, en regroupant l'ensemble des variétés linguistiques de la Sardaigne⁹ en dix variétés fondamentales et une trentaine de variétés secondaires, intéressant, le plus souvent, un nombre très limité de parlers, voire un seul (Contini 1987: I 539 et s.). Malgré tout, une exception doit être relevée. La carte, présente dans le nord de l'île, un faisceau très dense d'isophones aux parcours identiques: dans ce cas seulement on pourrait parler d'une vraie frontière linguistique séparant le domaine sarde (au sud) des variétés sassariennes et galluriennes (au nord). J'ajouterai, cependant, que même cette frontière est loin d'être imperméable et que certains traits des variétés sardes septentrionales (du Logudoro, de l'Anglona et de la Planargia) se retrouvent aussi dans celles *non sardes* de l'extrême nord de l'île: dans une certaine mesure, le gallurien et le sassarien pourraient être analysés comme des variétés assurant une transition entre le domaine sarde et le domaine italo-roman auquel appartiennent aussi les parlers corses.

Quant à la dichotomie fondamentale du sarde, bien connue, avec le *logoudorien* au nord et le *campidanien* au sud, que l'on retrouve, encore, dans les manuels de linguistique romane, elle résiste mal à une analyse géolinguistique approfondie qui ne laisse apparaître une véritable frontière mais, une fois de plus, une vaste zone de transition, un gradient de variations, défini par de nombreuses isophones aux parcours autonomes (Contini 2001), (cartes 10 et 11). Dans le contexte actuel, après la reconnaissance du sarde comme deuxième langue de la Sardaigne, cela devrait plaider en faveur de l'adoption –à l'écrit– d'une seule variété représentative de toutes les variétés de l'île, face à la revendication de deux variétés distinctes, motivée plus par des affirmations démagogiques, voire populistes, flattant des esprits de clocher d'une autre époque, que par des considérations linguistiques.

⁹ Sassarien et gallurien compris, mais exclus le parler catalan d'Alghero et le parler 'tabarchino' (ligurien et donc gallo-italien) de Carloforte et Calasetta.

Pour le domaine sarde aussi on peut se poser la question de l'origine de la division dialectale actuelle des principaux espaces dialectaux qui pourraient bien témoigner de situations linguistiques plus anciennes, pouvant éventuellement trouver des racines dans le peuplement préhistorique de la Sardaigne. Je pense, entre autres, aux aires présentant des occlusives ou des constrictives glottales dans des variétés de l'est de l'île, des constrictives pharyngales dans l'espace méridional ou encore, toujours dans ce dernier, à l'instabilité du -r final en syllabe interne aboutissant, dans la plupart des cas, à une métathèse donnant origine à des groupements initiaux tout à fait exceptionnels (comme [marku] 'Marc', [sriβði] 'renard', [lrayu] 'large' (Cossu 2000), [tʃroβeɖu] 'cerveau', [ʃriku] 'cercle', etc.).

La mise en évidence d'un espace centre-oriental, linguistiquement archaïque, mais aux contours flous, ressort aussi des données toponymiques et, plus particulièrement, de celles qui sont unanimement attribuées au substrat prélatin du sarde. Je pense surtout aux innombrables toponymes en -ái/-éi/-ói/-úí ou aux toponymes oxytoniques en -á/-é/-ó/-i, dont le sens demeure en grande partie obscur. Les cartes que nous avons réalisées à partir des relevés de G. Paulis (1987) pour toutes les communes de l'île, laissent apparaître clairement une très forte concentration des formes dans cette partie de la Sardaigne, particulièrement montagneuse, mais aussi leur présence, avec une densité décroissante dans les régions environnantes (Contini et al. 1989) (carte 12). Une telle situation semble confirmer que des populations occupant autrefois la majeure partie de l'île auraient été repoussées petit à petit, par des nouveaux venus, vers sa partie centre-orientale, d'accès plus difficile, où elles auraient fini par s'établir durablement.

Sur le plan ethnographique, à ma connaissance, il n'y a pas d'études détaillées sur l'ensemble de la Sardaigne, avec des réseaux denses, concernant la répartition aréale de traits culturels ou d'éléments de la culture matérielle. Certaines recherches entreprises auprès de l'Université de Cagliari constituent des exceptions, notamment celles consacrées à la panification. Je prendrai l'exemple d'un type particulier de pain qu'on appelle *pane carasatu* ou *carasau* caractéristique d'une aire centre-orientale de l'île: la pâte est aplatie au rouleau à pâtisserie (*incannonada*) jusqu'à obtenir une feuille très mince, circulaire, d'un diamètre de trente ou quarante centimètres. Une fois enfourné, le pain gonfle, devient une boule;

sortie, cette dernière est divisée en deux parties qui sont enfournées une deuxième fois. Le résultat est un pain très mince, comme une crêpe, craquant. Nous sommes dans une région de bergers transhumants: ce pain pouvait se conserver longtemps et ces derniers pouvaient le consommer des mois après, en le trempant dans le lait, dans les terres de transhumance. Il existe des variantes de ce pain. Dans un espace limitrophe situé plus au nord, avec les plaines et les collines du Logudoro, pays de paysans, le pain est préparé de la même façon, mais ne subit pas une deuxième cuisson et garde une consistance souple: il est fait pour être consommé plus rapidement. On l'appelle *ippjanada o carta e musica* 'papier à musique'. Au sud-est, dans l'Ogliastra, région qui prolonge l'aire centre-orientale, on fait un pain qui ressemble au *pane carasatu* plus épais, et de forme rectangulaire (*su pistoccu*). En dehors de cet espace relativement bien délimité sur une carte que ma collègue E. Delitala (1966), professeur à l'Université de Cagliari et directrice du BRADS, avait bien voulu me faire parvenir il y a quelques temps, il ne semble pas qu'on ait jamais fait ce type de pain qui a des origines probables, ou en tout cas des correspondants, dans l'orient de la Méditerranée (Palestine, Liban, Arménie). Si je pense à des traits culturels de mon pays, je crois que celui-ci est sans doute l'un des plus marquants, même s'il n'intéresse qu'une partie de l'île, du moins à l'origine, car aujourd'hui, à cause du succès croissant qu'il remporte chez tous les Sardes, il commence à être produit dans des localités qui, traditionnellement, ne connaissaient pas ce type de panification. Ce qui confirme, une fois de plus, que les aires d'extension des traits culturels peuvent varier dans le temps: sans les enquêtes conduites sous la responsabilité d'E. Delitala, il serait difficile aujourd'hui de connaître l'aire d'origine de ces pains.

Apparemment, cette dernière ne correspond pas à une aire dialectale particulière. Cependant, à y regarder de plus près, les types *pane carasatu/pistoccu* se retrouvent dans un espace géographique proche de l'aire centre-orientale déjà mentionnée, linguistiquement plus conservatrice, avec un prolongement vers le sud-est intégrant toute l'Ogliastra. Quant au type *ippjanada* des régions situées plus au nord (Logudoro), linguistiquement assez proches des régions centrales, il pourrait être une adaptation du même type de pain à un système de production différent. Dans cette hypothèse, il témoignerait d'une parenté culturelle avec l'aire centre-orientale prenant des racines dans un passé sans doute très éloigné.

Au sud de cette aire dans l'espace sarde méridional, les données dialectales mais aussi archéologiques semblent témoigner d'une *frontière submergée*, dont le tracé serait marqué par les parlers connaissant des pharyngales (ou des occlusives glottales) comme aboutissements de -L- intervocalique originaire¹⁰, formant une ligne discontinue, en arc de cercle, entre le golfe de Cagliari, au sud, et Milis, près du golfe d'Oristano, au centre-ouest¹¹. Cette ligne est proche, par ailleurs, du parcours d'autres isophones, celles en particulier des métathèses systématiques de -r en finale de syllabe interne dont il a déjà été question (carte 13). Certes, il est difficile d'attribuer cette *frontière* à telle ou telle situation linguistique, sans doute ancienne: à mon avis, l'hypothèse de son origine dans la colonisation punique (carthaginoise), plus marquée dans le sud de l'île, ne peut pas être exclue, comme semblent le montrer, sur le plan lexical, les aires de diffusion d'appellatifs ou de toponymes d'origine punique certaine, comme *zippiri* 'romarin' et *mixza* 'source', même si quelques attestations peuvent se rencontrer au-delà de cette *frontière* (carte 14). Une telle hypothèse peut s'appuyer, par ailleurs, sur les données archéologiques (Barreca 1987) qui ont permis d'identifier, tout près de la limite signalée, une succession de sites puniques marquant en quelque sorte les confins de la zone d'influence massive de Carthage dans cette région méridionale où étaient situées, le long des côtes, les principales villes: Kalaris, Nora, Bithia, Sulci, Tharros (carte 15).

J'ai eu la chance de pouvoir comparer, les données linguistiques, ethnographiques et archéologiques à celles de la génétique qui s'est particulièrement intéressée à la Sardaigne (Contini et al. 1989)¹².

La carte qui représente la distribution géographique de la première *composante principale* des 41 fréquences génétiques examinées, montre une différence graduelle le long d'un axe nord-ouest/sud-est, comme si à l'extrémité de cet axe s'étaient établies des populations aux fréquences génétiques différentes (et donc, probablement, d'origine ethnique différente). Des migrations successives, le long de cet axe, auraient par la

¹⁰ Dans des travaux précédents (Contini 1987) j'ai montré que ces traitements ne sont pas forcément un héritage direct du substrat, mais qu'ils peuvent être, malgré tout, le résultat de tendances présentes dans des langues parlées avant la romanisation.

¹¹ Elle a pu être mise en évidence grâce aux relevés de Cossu (2000) et de moi-même (1983).

¹² Les données génétiques, relatives à 41 allèles, concernent 41 communes de l'île.

suite mélangé graduellement les gènes: d'où la situation actuelle laissant apparaître un gradient des fréquences génétiques, d'un bout à l'autre de l'île. La carte ne peut pas dire, cependant, si les migrations se sont déroulées dans un sens ou dans un autre. La carte montre en outre une nette séparation du nord de l'île (Nurra, Anglona, Gallura, Logudoro) de tout le reste. Notons aussi qu'une aire centre-sud orientale (sud de la Barbagia d'Ollolai, Barbagie de Belví et de Seulo, Mandrolisai, Sarcidano, Ogliastra, Sarrabus) apparaît comme génétiquement isolée. Il manque cependant à cette carte, et aux autres, la quantification historique avec des datations que seuls les archéologues peuvent proposer (carte 16).

La carte qui visualise la distribution géographique de la deuxième *composante principale* apporte des renseignements sur une différenciation due, probablement, à l'établissement d'une population B, différente de la première, mais dont l'effet sur la distribution des fréquences génétiques serait plus faible. Cette carte met en évidence surtout une aire centre-orientale, se prolongeant vers le nord, qui recoupe, en partie, l'aire mise en évidence par la carte précédente (carte 17).

La carte obtenue en superposant les deux précédentes apporte davantage d'information que chacune prise séparément et montre des convergences avec les données dialectales et celles de la microtoponymie. Elle confirme notamment la présence d'un espace oriental particulièrement distinct, s'étendant du Sarrabus, au sud, jusqu'à la Barbagia d'Ollolai et au Circondario de Bitti, au nord, avec une caractérisation plus marquée dans sa région centrale, celle justement considérée comme linguistiquement la plus conservatrice (carte 18). On remarquera aussi que sa limite méridionale est très proche de la *frontière submergée* dont il a été question ci-dessus.

FRONTIÈRES OBJECTIVES ET FRONTIÈRES PERÇUES

On peut se poser la question de savoir si les sujets parlants, qui ignorent les résultats des enquêtes linguistiques, perçoivent des frontières dialectales. C'est à eux que s'intéresse une autre géolinguistique, subjective cette fois-ci, une géolinguistique qui donne la parole aux protagonistes du fait dialectal pour leur demander si des frontières existent dans leur perception de leur espace dialectal et, dans l'affirmative, quels traits

permettent de les identifier: aux linguistes de vérifier comment ces dernières se situent par rapport aux frontières objectives. L'idée n'est pas nouvelle si l'on pense qu'elle était déjà soulevée, dès 1890 par Ch. de Tourtoulon, au premier Congrès des Romanistes qui se déroulait à Montpellier. Les travaux prenant en compte cette nouvelle approche se sont multipliés surtout depuis les années 60 et la bibliographie est déjà très riche (Canobbio et Iannaccaro 2000): ceux de Preston (1999) et Long (2002) constituent sans doute une référence¹³. Les enquêtes montrent, en particulier, qu'une limite définie par les linguistes (objective) ne coïncide pas forcément avec celle (subjective) du dialectophone, qui peut même l'ignorer, les uns et les autres n'ayant pas la même perception des traits différenciateurs ou de ceux qui, au contraire, ne semblent pas jouer ce rôle. Les dialectologues savent que les informateurs *naïfs*, peuvent accorder peu d'importance, par exemple, à un trait phonétique auquel les spécialistes attribuent une fonction différenciatrice importante ou, en revanche, considérer comme plus identitaires des traits que ces derniers classent comme moins marquants.

Si dans mes enquêtes personnelles en Sardaigne, je n'ai pas entrepris, systématiquement, des questionnements en vue de cette approche, comme la plupart des dialectologues sans doute, j'ai toujours demandé à mes informateurs ce qu'ils pensaient des parlers des localités voisines où je devais encore me rendre ou dans lesquelles j'avais déjà mené des enquêtes. Souvent, à ma surprise, la réponse montrait que, malgré des différences objectives audibles, et quantifiables, les informateurs considéraient ces parlers comme identiques au leur, à quelques nuances près, du genre: «nous nous comprenons parfaitement» ou encore «ils parlent comme nous mais ils ont un 'accent'» le mot *accent* renvoyant sans doute à des traits prosodiques difficilement définissables. Ainsi, par exemple, près de la prétendue *frontière* nord~sud du domaine sarde (logoudorien/campidanien), un trait considéré par les romanistes comme fondamental, à savoir la conservation de C/G devant I/E face à leur palatalisation, apparaissait aux *cabisusesos* (les habitants du *cab 'e susu* 'la partie nord de l'île') moins frappant que la nasalisation des voyelles consécutive à la chute

¹³ Pour ce qui concerne le domaine roman je signalerai, entre autres, un Colloque organisé à Bardonecchia (Italie) en 2000, intitulé *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux?*: voir aussi Iannaccaro et Dell'Aquila (2001) et Iannaccaro (2003).

du -n- intervocalique : [manu > 'mãũ] 'main') ou que la métathèse systématique du -r, donnant naissance à des groupements consonantiques initiaux tout à fait particuliers, traits caractéristiques de la plupart des variétés méridionales. J'ajouterai que dans la vision de mes informateurs, les éléments relationnels primaient toujours sur les traits différenciateurs, avec la conscience que, à de rares exceptions près, la communication de proche en proche –et tant pis pour nos prétendues frontières ou autres isophones– était toujours aisée et cela malgré les variations perçues dont ils n'étaient pas capables par ailleurs de délimiter l'extension géographique. Il s'avère donc que l'image d'une aire dialectale, dans la conscience des sujets parlants, ne coïncide pas forcément avec celle qui peut être délimitée par les relevés des enquêtes sur le terrain: plus concrètement, une carte subjective peut très bien se différencier d'une carte objective. Iannaccaro et Dell'Aquila (2001: 41) ont montré aussi que les confins politiques et administratifs peuvent influencer la vision géolinguistique du locuteur dialectophone: «Mano mano che ci si allontana dal punto dell'inchiesta, all'esperienza diretta (che dunque passa al di là di ogni confine), si sostituisce un sapere istituzionalizzato, del quale fa parte la nozione... che al variare degli stati nazionali e comunque delle unità amministrative varia di conseguenza anche la lingua o il dialetto».

Les différents travaux prouvent l'intérêt de cette nouvelle géolinguistique qui ne doit pas apparaître comme concurrentielle de la géolinguistique objective mais comme complémentaire de cette dernière. Pour reprendre les mots de Telmon (1983) il est important de mettre en évidence «i limiti del vissuto del portatore del fenomeno linguistico stesso» exigence que l'on retrouve dans l'article déjà mentionné de Iannaccaro et Dell'Aquila dans lequel les auteurs pensent que «Il territorio esperito quotidianamente, col quale io parlante intrattengo rapporti di tipo economico e di relazione (ossia, oltre il mio villaggio o quartiere peculiare, il centro scolastico, ospedaliero, commerciale, amministrativo, l'articolazione stradale o ferroviaria e così' via) non necessariamente dunque deve coincidere con quello ideale: al quale scelgo di appartenere e al quale decido di legare in gran parte le mie pulsioni estetiche, emotive e identitarie».

Je dirai, pour conclure, à la lumière aussi de mon expérience personnelle, que la délimitation de domaines dialectaux par de véritables frontières, du moins à l'intérieur du domaine roman, est un exercice difficile, comme le confirment les recherches dialectométriques (Goebel

1987) et celles des autres disciplines. Dans la plupart des cas –sans nier le fait que des zones de rupture existent sans doute– on observe plutôt des gradients montrant des transitions d'un espace à un autre espace. A l'intérieur de chacun on peut relever sans doute des aires où les traits qui le caractérisent sont plus concentrés, permettant ainsi de définir son identité: dans l'espace environnant on observe progressivement leur disparition avec un rapprochement, tout aussi progressif, avec les espaces voisins, sans que l'on puisse véritablement séparer les deux. A moins de décider, arbitrairement, le rôle identitaire de tel ou tel trait, le choix pouvant varier, dans ce cas, d'un linguiste à l'autre avec souvent des contraintes extérieures peu soucieuses des préoccupations purement linguistiques. Au phonéticien que je suis, le phénomène de transition entre espaces linguistiques évoque la représentation des *aires de dispersion des voyelles* en phonétique acoustique qui montre, à la fois, des recouvrements entre les différentes aires, traduisant la variabilité des réalisations, mais aussi des zones où la voyelle présente des valeurs spécifiques par lesquelles elle demeure distincte des voyelles voisines.

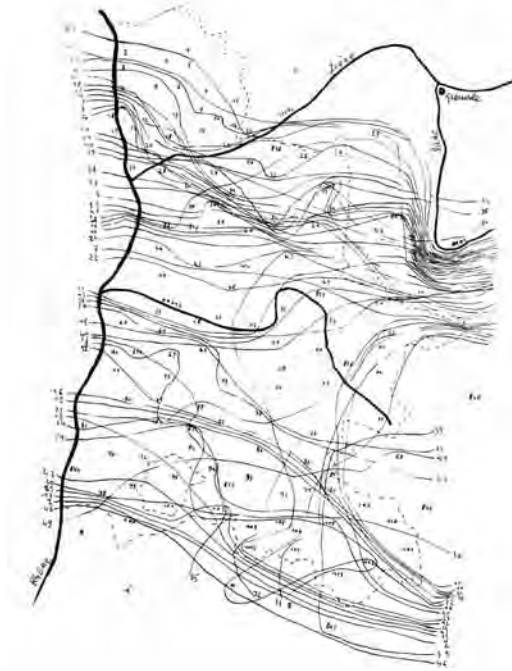
Face à cette difficulté, objective et subjective, de définir les frontières dialectales, je préfère les notions d'espace et de gradient, en relation aussi aux traits culturels que peut contribuer aussi à mettre en évidence, en géolinguistique, l'analyse motivationnelle, approche privilégiée dans le cadre de l'*ALE* et de l'*ALIR* pour l'étude du lexique. Ces notions, plus souples –et j'ajouterais moins conflictuelles– que celle de frontière, ressortent aussi des travaux des autres disciplines dont il a été question et dont la collaboration, pour les linguistes, s'avère plus que jamais incontournable. Elles donnent une image plus proche de la réalité, une réalité dans laquelle les contacts et les relations humaines ne se laissent emprisonner dans des limites rigides qui gardent toujours un degré certain d'arbitraire.

CARTES

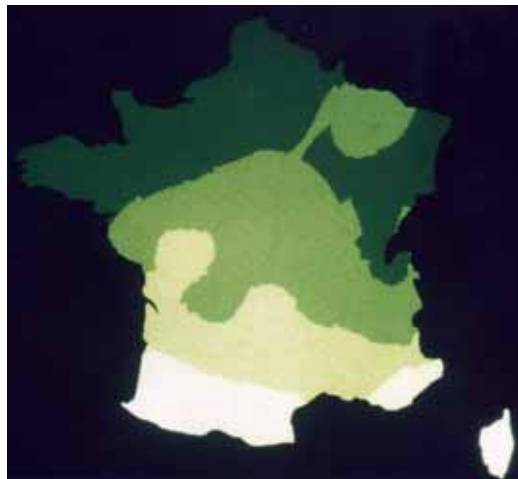


Carte 1. Atlas Linguistique de la France.

1. Isophone septentrionale des voyelles finales inaccentuées conservées (au nord, domaine d'oïl).
2. Isophone du double traitement du -A final inaccentué (limite du francoprovençal).
3. Isophone septentrionale de C/G conservés devant la voyelle -a- en domaine occitan.
4. Isophone septentrionale du -s final de syllabe interne conservé.
5. Isophone du pluriel sigmatique conservé.



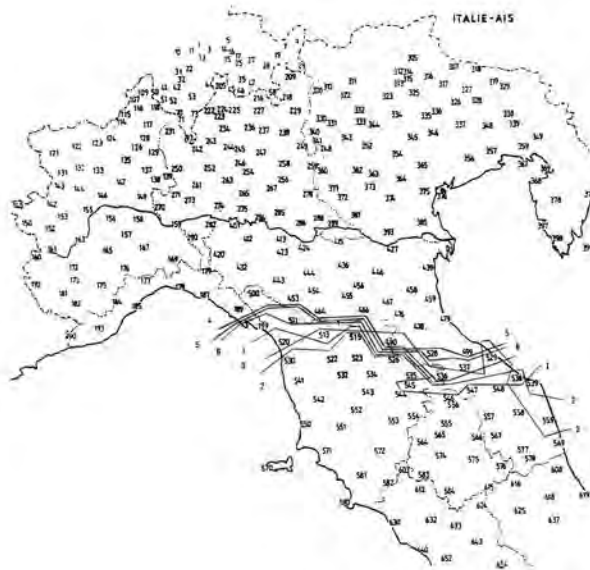
Carte 2. D'après J. C. Bouvier, 1976.



Carte 3



Carte 4



Carte 5. italie, -ais; frontière La Spezia-Rimini

1. *tappo* (sud) / *tapo* (nord)
2. *gatto* (sud) / *gato* (nord)
3. *bokka* (sud) / *boka* (nord)
4. *sapone* (sud) / *savun* (nord)
5. *dito* (sud) / *dido* (nord)
6. *pekora* (sud) / *pegura* (nord)



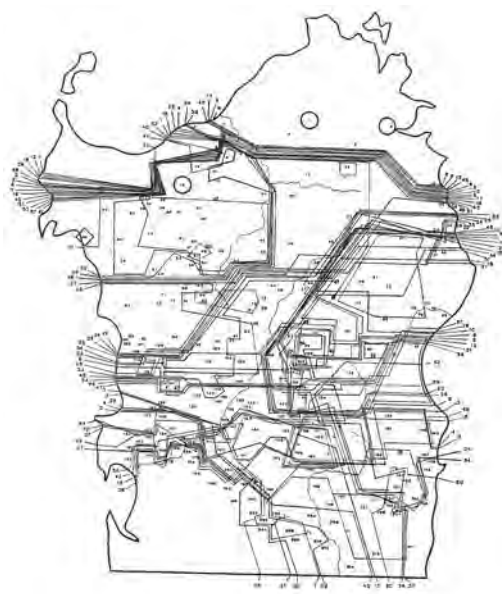
Carte 6



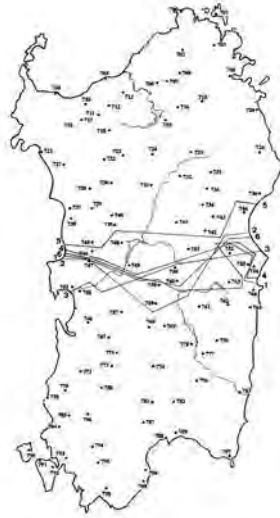
Carte 7



Carte 8



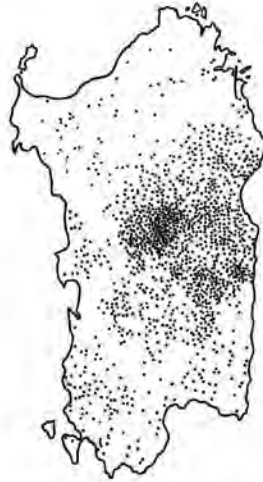
Carte 9



Carte 10. (1) (n) *cane* / (s) *cani*; (2) (n) *coro* / (s) *coru*; (3) (n) *chelu* / (s) *celu*; (4) (n) *sos, sas* / (s) *is*; (5) (n) *roda* / (s) *arroda*; (6) (n) *iscala* / (s) *scala*.



Carte 11. (7) isophone septentrionale de *pezza, mazza*... (8) aire de la nasalization vocalique; (9) aire de -l- intervocalique instable; (10) (n) *andare(i)* / (s) *andai*; (11) isophone méridionale de *abba*; (12) isophone méridionale de *ungra*.

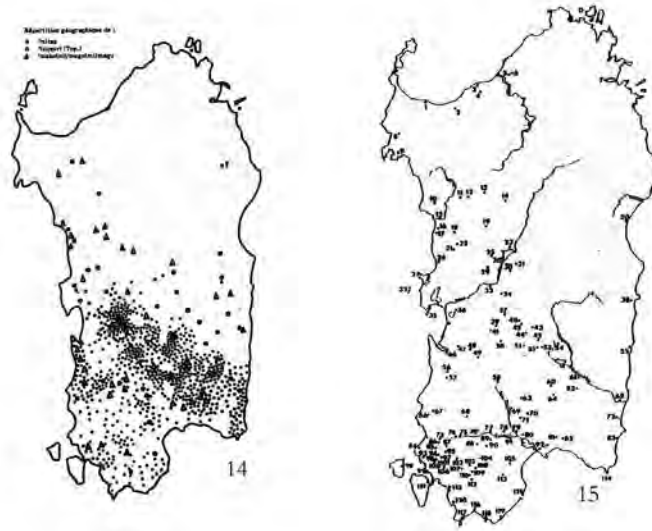


Carte 12. Toponymes en -èi, -ei, -oi, -ui (toutes formes confondues)

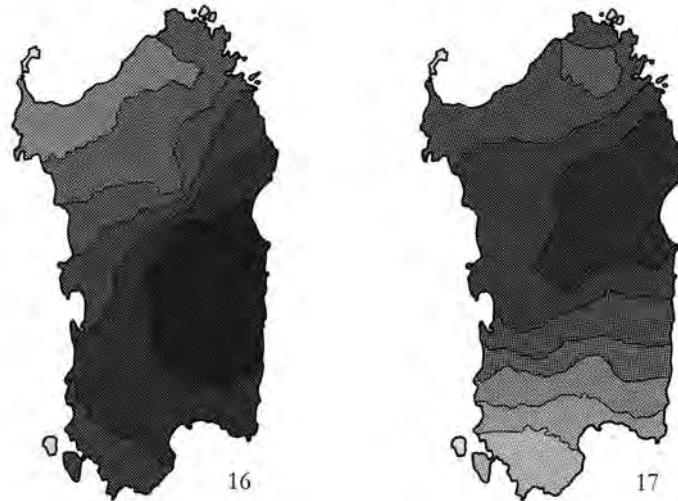


Carte 13. Une frontière submergée?

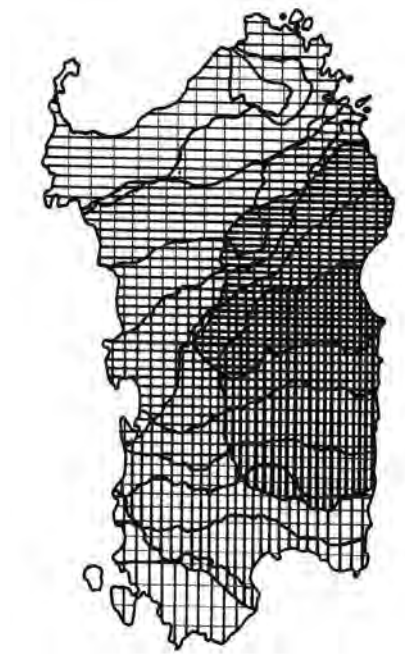
1. Isophone septentrionale du groupement sr- initial (sri'βði 'sanglier')
 2. Isophone septentrionale du groupement mr- initial (mraku 'Marc')
 3. Isophone septentrionale du groupement tʃr- initial (tʃriku 'cercle')
- ▲ Parlers qui connaissent la pharyngale -- comme aboutissement de -L- intervocalique
- ▲ Parlers qui connaissent l'occlusivité glottale -ʔ- comme aboutissement de -L- intervocalique



Carte 14. D'après Contini et al. 1988-1989.
Carte 15. Sardegna insediamenti fenicio punico.



Carte 16. première composante principale des fréquences génétiques.
Carte 17. deuxième composante principale des fréquences génétiques.



Carte 18. Superposition de la carte de la première composante principale (lignes verticales) et de la seconde composante principale (lignes horizontales).